

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 12 (1913)

Artikel: La morale laïque au commencement du XVIIIe siècle [fin]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-763990>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA MORALE LAÏQUE AU COMMENCEMENT DU XVIII^E SIÈCLE

MADAME DE LAMBERT

(Fin)

„L'amour, dit M^{me} de Lambert, dans ses *Réflexions sur les femmes*, est le premier plaisir, la plus douce et la plus flatteuse des illusions; puisque ce sentiment est si nécessaire au bonheur des humains, il ne faut pas le bannir de la société; il faut seulement apprendre à le conduire et à le perfectionner“. Ce n'est point chose facile que de modérer les passions: „ce sont des cordes délicates qui ont besoin de la main d'un grand maître pour être touchées“.

Pour que l'amour concoure à notre bonheur, il faut qu'il ne soit pas opposé à notre gloire; la honte et le déshonneur sont des sentiments douloureux: „Notre amour ne saurait être heureux qu'il ne soit réglé . . . Il y a, dans cette sorte d'amour, des plaisirs sans douleur et une espèce d'immensité de bonheur qui anéantit la douleur et la fait disparaître“.

Cette *immensité de bonheur*, Rémond le Grec l'appelait la volupté, qu'il distinguait soigneusement de la débauche et des plaisirs, tout comme M^{me} de Lambert. Elle s'est, comme lui, souvenue de Platon: „Les anciens ne croyaient pas que le plaisir dût être le premier objet de l'amour“.

Comme l'ambition, l'amour est „entrepreneur de grandes choses“. C'est encore une transposition d'un passage du *Banquet*, que l'exemple qu'elle cite de ces amants „qui ont demandé à combattre devant leurs maîtresses et qui ont fait des choses incroyables.“ Ainsi l'amour concilie, dans une plénitude de jouissance, l'amour des plaisirs et l'amour de la gloire: „il prépare, il épure les plaisirs pour les faire recevoir aux âmes fières et il leur donne pour objet la délicatesse de sentiments.“

Le marquis de Lassay (*Relation de l'île des Féliciens*) déclarait que les hommes ont tort d'attacher leur honneur à la chasteté des femmes. Comme on voit, l'apologie de l'amour libre, présentée rationnellement, est une assez vieille chose en France. Le marquis de Lassay était dans son rôle et M^{me} de Lambert

était dans le sien en faisant l'éloge de la pudeur, qui est, chez les femmes, un sentiment naturel et raisonnable; M^{me} de Lambert sait le prix de cette pudeur coquette qui rend les femmes plus désirables par l'obstacle qu'elle oppose aux désirs: „Elle sert leurs véritables intérêts; elle augmente la beauté, elle en est la fleur, elle sert d'excuse à la laideur, elle est le charme des yeux, l'attrait des cœurs, la caution des vertus, l'union et la paix des familles.“

Il ne s'agit point ici de la chasteté, vertu chrétienne. L'amour se propose un terme; il faut y arriver; la pudeur le recule en prolongeant la durée des plaisirs: „ce qui s'appelle terme de l'amour est peu de chose; pour un cœur tendre, il y a une ambition plus élevée à avoir: c'est de porter nos sentiments, et ceux de la personne aimée au dernier degré de délicatesse et de les rendre toujours plus tendres, plus vifs et plus occupants.“ Tout cela est de l'éprouvé, du vécu; S^{te}-Aulaire, et peut-être aussi M. de Sacy, lui inspira cette tendresse constante et assez platonique dont parle d'Argenson.

M^{me} de Lambert est surprise qu'on ne raffine pas davantage sur l'amour; des analyses fouillées et aiguës de sentiments, elle en trouvait pourtant beaucoup dans les romans de ses contemporaines (par exemple de M^{me} de Villedieu), romans dont la *Princesse de Clèves* est le modèle. Elle regrettait pourtant ceux de la génération précédente, la *Clélie*, le *Grand Cyrus* „si pleins d'esprit et si épurés“; elle regrettait aussi la vieille galanterie, qui pourtant n'était pas morte: chagrins et regrets de femme qui se sent vieillir! On n'avait point vers 1700 oublié „l'art délicat de l'amour“. Et le portrait qu'elle trace de l'homme galant ressemble bien plus, à mon avis, à un roué de la Régence qu'à Voiture ou à Montausier: „Les hommes ont fait de la galanterie un art de plaire et ceux qui s'y sont exercés et qui y ont acquis une grande habitude ont des règles certaines quand ils s'adressent à des caractères faibles“. A l'Hôtel de Rambouillet, on n'avait guère de commerce qu'avec l'esprit; vers 1700, l'amour de cœur a remplacé, dans la littérature, l'amour de tête. Il y a plus de vraie tendresse dans Chaulieu que dans Voiture, et surtout dans la *Princesse de Clèves* que dans *Clélie*. Racine avait éveillé des passions et des tendresses infinies qui sommeillaient au fond des cœurs.

Le XVIII^e siècle a eu l'amour de l'amitié; on raffina sur ce sentiment comme on raffina sur l'amour, et l'amitié était, pour les honnêtes gens, le sujet de mille réflexions attendrissantes. Le *Traité de l'amitié* de M^{me} de Lambert plut à Voltaire; il devait lui plaire, comme il devait plaire à tous les hommes du XVIII^e siècle.

Madame de Lambert fait une place à part à un sentiment plus tendre et plus attachant que l'amitié ordinaire. Il est généralement la récompense de l'amour vertueux et n'existe guère qu'entre personnes de sexe différent; elle éprouva sans doute ce sentiment pour M. de Sacy et pour le vieux St-Aulaire; et sans doute aussi La Rochefoucauld et M^{me} de Lafayette connurent cette amitié amoureuse.

Madame de Lambert n'a pas sur l'amitié beaucoup d'idées originales. Elle cite avec délices les anciens et les modernes qui en ont parlé: Cicéron, Sénèque, Montaigne, La Bruyère. Les réflexions d'autrui aident à donner un sens et une portée générale à ses propres expériences. Presque rien n'est d'elle dans ce petit traité, rien, si ce n'est ce frémissement, cette émotion, cette tendresse qui anime chaque page et par laquelle M^{me} de Lambert illumine d'une nuance personnelle la pourpre étrangère.

„En amitié, comme en amour, il faudrait ménager ses goûts, dit-elle; c'est une économie permise. Il arrive souvent que le goût s'use, que cette pointe de sentiment s'émousse par l'habitude. L'illusion disparaît et vous êtes réduit à soutenir l'amitié par raison, qualité qui est très sèche“.

La modération éternise les plaisirs et fait que rien d'amer ne coule de la fontaine des voluptés. C'est là l'idée centrale de la philosophie des plaisirs de M^{me} de Lambert et aussi de Fontenelle, ce jouisseur prudent et calculateur.

Le bonheur est la récompense de la vertu. Qu'ils l'aient cherché en Dieu, ou dans la vertu, ou dans les plaisirs, ou dans la tranquillité de l'âme, tous les moralistes, tous les fondateurs de religion l'ont promis à leurs disciples. Vers la fin du XVII^e siècle, on fait dans les morales antiques un choix; toutes se compénétrèrent, s'adoucirent, se corrigèrent réciproquement. C'est ainsi qu'on voit des disciples d'Epicure pleins de foi dans la Providence et des disciples de Zénon ne mépriser ni la douleur, ni les plaisirs.

Presque tous (et M^{me} de Lambert est du nombre) reconnaissent qu'il y a des plaisirs légitimes, qui concourent à nous rendre heureux. Déjà Malebranche et Bayle avaient soutenu contre Arnault, au cours d'une ardente polémique, que tous les plaisirs étant spirituels, on peut n'être point coupable à les goûter. Baudot de Juilly (*Dialogues de Patru et d'Ablancourt sur les Plaisirs* 1701) se moquait des prédicateurs austères qui interdisent également les voluptés innocentes et les débauches grossières; il montrait qu'il y a des plaisirs essentiellement bons et recommandables et, pour les autres, il est un art délicat d'en jouir sans se perdre: la délicatesse est la pierre de touche des plaisirs. Ainsi pensait Rémond le Grec: „La volupté est l'art d'user des plaisirs avec délicatesse et de les goûter avec sentiment.“ Et il ajoute (ceci est tout à fait dans l'idée de Malebranche et de Bayle): „L'homme, qui participe de l'essence divine seul sait goûter les plaisirs par l'esprit et avec réflexion; c'est ce goût de l'esprit, c'est cette réflexion qui distingue la volupté de la débauche.“

Madame de Lambert doit quelques idées sur les plaisirs à St-Evremont, cet ami de toutes les jouissances délicates; elle en doit aussi aux Rémond, que pourtant elle n'aimait guère. Mais c'est le *Traité du Bonheur* surtout (de Fontenelle), qui semble l'avoir inspirée. (Car je ne doute point que la rédaction n'en soit antérieure à celle des quelques pages que la marquise a consacrées aux plaisirs; les idées s'y lient plus naturellement et la marquise semble avoir emprunté à son ami au hasard de ses souvenirs et de l'inspiration du moment. On devait souvent, aux mardis, discuter sur le bonheur, et l'opuscule de Fontenelle, comme les réflexions de M^{me} de Lambert, ne sont au fond que deux comptes-rendus sous une forme exquise des conversations auxquelles tout le salon prenait part.)

Pour M^{me} de Lambert (et pour Fontenelle) „la vraie félicité est dans la paix de l'âme, dans la raison, dans l'accomplissement de nos devoirs“. On le voit, la note stoïcienne domine; mais c'est un stoïcisme rajeuni, tempéré par des emprunts à la morale d'Epicure et à celle de Malebranche.

La première condition pour être heureux c'est d'écarter, ou de diminuer autant qu'il est en nous, la douleur; car, en dépit de Zénon, la douleur est un mal; mais ce n'est pas toujours un

si grand mal qu'on pense. L'imagination en augmente, la réflexion en diminue la violence: „Examinez ce qui fait votre peine, écartez tout le faux qui l'entoure et tous les ajoutés de l'imagination et vous verrez que souvent ce n'est rien et qu'il y a bien à rabattre.“ Il faut donc apprendre à régler son imagination et la rendre soumise à la raison et à la vérité. Voilà du Malebranche. Il faut se défier de l'espérance, ne point attendre trop des hommes et du destin: „Dans les choses que vous craignez, mettez tout au pis. Attendez avec fermeté le malheur qui peut vous arriver; envisagez-le à face découverte: voyez-le dans toutes les circonstances les plus terribles et ne vous laissez pas accabler.“ (On trouvera peut-être, et non sans raison, que la folle du logis, à peine chassée, rentre et qu'on est bien aise de jouir de ses services. Mais ce sont de petites inconséquences qui ne doivent point trop nous surprendre, si vraiment inconséquence il y a.)

Madame de Lambert pense, comme Malebranche, que tout plaisir est un bien. Les plaisirs sont des parcelles de bonheur; ils ne sont point difficiles à trouver. „Tout est presque plaisir pour un esprit sain“, et comme Montaigne, elle croit que „notre âme a bien plus de quoi jouir que de quoi connaître“.

Mais il faut que les plaisirs soient nos serviteurs et non pas nos maîtres: „La première disposition pour goûter les plaisirs est de savoir s'en passer“; c'est là une remarque très fine de quelqu'un qui a vécu. M^{me} de Lambert a observé ce paradoxe de notre sensibilité, par lequel nous désirons toujours plus ardemment un objet dont nous jouissons toujours moins. „L'habitude aux plaisirs les fait disparaître. Avant de les avoir goûtés, vous pouviez vous en passer; au lieu que la possession vous a rendu nécessaire ce qui était superflu.“ Ainsi la volupté, d'accord avec la vertu, nous conseille la tempérance.

Il faut savoir calculer le prix des plaisirs et la jouissance qu'ils nous procurent, et choisir les moins coûteux. C'est là une idée qui ne saurait être que de Fontenelle; elle porte la marque de sa personnalité. Les plaisirs simples sont d'un excellent usage et on ne les paie pas trop cher, ils donnent une joie douce et égale (l'ataraxie des Epicuriens).

Madame de Lambert qui faisait „une très noble dépense“, professa toujours le goût de la simplicité. Elle sentait, au

au milieu de cette vie un peu artificielle et compliquée qu'elle menait, le besoin d'une détente, d'un repos. Elle aimait la retraite, la lecture, la méditation. Elle ne redoutait pas la solitude. Une condition indispensable au bonheur (ici M^{me} de Lambert et Fontenelle reviennent au stoïcisme) c'est d'être bien avec soi-même: „Qu'on est heureux de savoir vivre avec soi-même, de se retrouver avec plaisir, de se quitter avec regret“. La retraite spirituelle, telle que la pratiquait Sénèque, est un tonique de la moralité, pourvu que ce goût de la retraite ne fasse point prendre en dégoût les plaisirs et les devoirs de la vie de société.

Le bonheur (comme la perfection) qu'ambitionnent Fontenelle et M^{me} de Lambert, est, on le voit, assez médiocre; il résulte d'un calcul et de réflexions constantes et attentives: „la sagesse a toujours les jetons à la main.“ Ces moralistes sont plus préoccupés de fuir ce qui peut faire souffrir, que de poursuivre ce qui peut faire jouir et de se prêter de bonne grâce aux plaisirs vifs et spontanés de l'imagination et des sens. Malebranche avait enseigné à se défier de l'un et de l'autre. La raison seule (c'est-à-dire la sagesse) peut nous donner la vérité, la perfection et le bonheur.

Madame de Lambert aimait les plaisirs de l'esprit; et elle serait volontiers de l'avis de Rémond le Grec, que „la vérité est la volupté de l'entendement.“ „Il ne faut point, dit-elle, éteindre le sentiment de curiosité“, mais seulement le conduire et lui donner un bon objet. Personne, sauf peut-être les jansénistes les plus sévères, comme Arnould, ne condamnait chez les hommes l'amour du savoir; mais on le trouvait généralement dangereux chez les femmes. A la fin du XVII^e siècle, elles commencent à s'insurger contre un préjugé qui les condamnait à l'ignorance.

Les gens du monde s'intéressaient aux sciences et couraient en foule aux conférences de savants à la mode, Régis, Lémery, Varrignon. Les femmes suivaient le mouvement; les lunettes et les cornues leur devinrent objets familiers; elles ne reculaient pas devant une table de dissection, et dans les salons, les galants propos alternaient avec des conversations sérieuses sur les mondes et les tourbillons, les infiniment petits et les esprits animaux. Mademoiselle de Launay ne dissimulait point son amour pour les

sciences; elle vivait dans une cour où l'on discutait gravement sur la valeur des systèmes de Descartes et de Newton, quand on ne débattait pas une question délicate de sentiment, (Voir Lamotte, *Correspondance avec la duchesse du Maine*).

Il entraînait plus de frivolité et de vanité que de véritable amour du savoir dans ce goût des femmes pour les sciences; mais quelques hommes pensèrent, et peut-être avec raison, que cette frivolité tenait moins à leur complexion naturelle qu'à l'éducation qu'elles avaient reçue et qui, n'occupant leur esprit que de bagatelles, les avait maintenues dans une profonde ignorance et une grande inexpérience des choses de l'esprit.

La question de l'éducation des femmes se posa à cette époque. Molière ne leur accordait que le droit d'avoir des clartés de tout, ce qu'elles ne jugèrent pas suffisant. Le plan d'études de l'abbé Fleury et celui de Fénelon nous paraissent encore assez pauvres. Tous deux ne visent qu'à former des maîtresses de maison intelligentes; aucun ne permet aux filles les spéculations désintéressées.

Il y eut à cette époque un champion ardent et intelligent du féminisme, Poulain de la Barre; il publia de 1673 à 1675 trois ouvrages qui eurent un assez grand retentissement. Il posa les bases rationnelles des revendications féministes: „Les femmes ayant des facultés égales à celles des hommes doivent avoir les mêmes droits“¹⁾.

Les idées féministes vers 1700, tout comme en esthétique celles des modernes, dérivent du cartésianisme. Le salon de Madame de Lambert était un foyer de l'un et de l'autre mouvement. Fontenelle avait écrit pour les dames ses *Entretiens*, quoiqu'il fût peut-être un peu sceptique sur la capacité prétendue des cerveaux féminins. Lamotte n'était peut-être pas aussi féministe que le souhaitaient ses amies, M^{me} de Lambert et Louise Bénédicte de Bouillon, duchesse du Maine. Il avait sur le cœur les injures de la trop savante M^{me} Dacier. On la méprisait un peu dans ce salon; mais on l'enviait secrètement, et ce n'est pas sans regrets que les femmes du monde, obéissant aux convenances et aux préjugés de leur rang, dissimulaient leur goût de l'étude.

¹⁾ Voir Ascoli: *Histoire des idées féministes en France du XVI^e siècle à la Révolution*. Revue de Synthèse historique 1906.

Marivaux, le fougueux partisan des modernes, l'était aussi des femmes savantes, et le P. Buffier, l'auteur de *l'Homère en arbitrage*, déclarait hautement dans son *Examen des préjugés vulgaires* que les femmes sont capables de toutes les sciences. Tous deux étaient des habitués des mardis.

Madame de Lambert avait, plus que personne, le respect des bienséances et de l'opinion; elle redoutait extrêmement le ridicule qui s'attache aux pédantes, et souffrait de ne pouvoir s'instruire en toute liberté. Dans les *Réflexions sur les Femmes* qu'elle appelle ses „débauches d'esprit“, elle s'est soulagé le cœur. Avec un peu de naïveté, elle accuse les *Femmes savantes* de Molière d'être la cause de tous les désordres des femmes de son temps: „Il est dangereux, dit-elle, de répandre du ridicule sur ce qui est bon“; or les lettres et les sciences sont bonnes: „les muses ont toujours été l'asile des mœurs; le dérèglement et les vices sont les suites ordinaires de l'ignorance des femmes; elles ont mis la débauche à la place du savoir (en réalité on n'avait jamais vu plus de bas bleus); le ridicule qu'on leur a tant reproché, elles l'ont changé en indécence“.

On le voit, M^{me} de Lambert a une haute idée du rôle de la femme. Il faut qu'elle s'occupe de choses sérieuses; les bagatelles la perdent et le désœuvrement. Le programme d'étude qu'elle a tracé à l'usage de sa fille est, malgré des timidités, conçu dans un esprit beaucoup plus large que celui de Fénelon. Les femmes supérieures feront toutes les études que font les garçons. On n'opposera aucun obstacle à leur curiosité naturelle. „Toutes défenses blessent la liberté et augmentent le désir.“ On leur permettra un peu de philosophie, surtout de la nouvelle, celle de Descartes et de Malebranche; „elle vous met de la précision dans l'esprit, démêle vos idées et vous apprend à penser juste“. Plutôt que l'italien ou l'espagnol (dont le goût commençait à passer), elles étudieront le latin, non pas seulement (comme disait Fénelon) parce que c'est la langue de l'Eglise, mais surtout parce que c'est la langue de la science: „Elle vous met en société avec ce qu'il y a de meilleur dans tous les siècles“. Elle ne défend absolument ni les romans, ni la poésie, ni les *Sciences extraordinaires*; elle voudrait faire de sa fille une *femme cultivée*, au sens tout à fait moderne, actuel du terme,

une femme à qui rien de ce qui est humain n'est étranger. Fénelon n'accordait à la femme que des connaissances pratiques. M^{me} de Lambert permet et recommande les études et les réflexions purement théoriques et désintéressées, quand elles ne serviraient qu'à sauver une femme de l'ignorance: car l'ignorance est immorale et opposée au bonheur.

Le bonheur est difficile à tenir captif dans la vieillesse; et la part de ce qui en dépend de nous, devient de jour en jour plus petite: „Les peines doublent et les plaisirs diminuent“ et comme disait Montaigne, aux passions ardentes succèdent les passions frileuses: „Les femmes ont plus à perdre que les hommes dans cet âge et il y en a bien peu dont le mérite dure plus que la beauté.“

Je ne trouve point, chez M^{me} de Lambert, cette résignation stoïque qui fait accepter, sans chagrin, les maux inévitables: on sent une indéfinissable mélancolie palpiter et frissonner jusque dans les préceptes robustes qu'elle se répétait pour s'encourager. Il y a quelque chose de douloureux, quelque chose de pathétique dans son appel aux dernières voluptés, dans sa *saisie* des dernières jouissances. „Dérobons, écrivait-elle à l'abbé de Choisy, le confident de ses débauches d'esprit, dérobons ces derniers instants à la fatalité qui nous poursuit.“ Elle ne renonce pas à cette amitié tendre ou à cet amour platonique dont nous avons parlé, et elle se plaît à citer le mot de St-Evremond, qui dans ses jeunes années vivait pour aimer et dans ses vieux jours aimait pour vivre.

Les avantages de la vieillesse sont presque tous négatifs. Plus de passions, par conséquent plus d'esclavage. Les voluptés passives dédommagent de la perte des voluptés actives. — Et les devoirs de la vieillesse sont négatifs aussi. Eviter l'humeur chagrine (si on peut), fuir le monde qu'on ne saurait plus orner; l'opinion est plus sévère pour les vieux que pour les jeunes; il faut que leur conscience aussi se fasse plus délicate et plus exigeante. La résignation aussi est un devoir des vieillards; c'est aussi un remède. „Sustine et abstine“, telle doit être leur devise.

La religion est une consolatrice, et un sentiment *décent* dans les femmes.

On se consolera enfin en songeant que tout ce qu'on a perdu est peu de chose auprès de la vertu, si elle nous reste, de la liberté et de la raison. C'est sur un passage où la pensée stoïcienne s'allie à un sentiment de piété que se termine le délicat et assez complexe traité *De la Vieillesse*: „Les choses sont en repos lorsqu'elles sont à leur place; la place du cœur de l'homme est dans le cœur de Dieu; lorsque nous sommes dans sa main et que notre volonté est soumise à la sienne, nos inquiétudes cessent, la soumission et *l'ordre* nous donnent la paix que notre révolte nous avait ôtée et il n'y a point d'asile plus sûr pour l'homme que l'amour et la crainte de Dieu.“

Il y a peu d'idées originales dans les petits traités moraux de M^{me} de Lambert. Elle emprunte à toutes ses lectures, elle emprunte surtout à la conversation de ses amis. Ce ne sont point là des plagiats littéraires: M^{me} de Lambert ne retient de la pensée d'autrui que ce que son expérience de femme a eu l'occasion de vérifier. De là cette morale éclectique, souple, adaptée à la vie, à sa vie à elle d'honnête femme plutôt que de femme vertueuse, consciente de ses devoirs, de ses obligations vis-à-vis de la société et vis-à-vis d'elle même, plutôt que d'un bien théorique, abstrait, purement formel.

La morale de M^{me} de Lambert n'est point idéaliste, non plus que celle de ses contemporains; elle ne propose pas, à l'admiration et aux efforts des hommes, une vertu absolue, sublime, pratiquement inaccessible, comme la charité ou la sainteté; elle ne séduit point par l'attrait poétique de l'irréalisable; elle engage et invite les esprits positifs par la facilité ou du moins la possibilité apparente de la réalisation; elle enseigne le moyen d'arriver à une perfection relative. Elle fait consister le bonheur dans un calcul, une étude attentive de la réalité, un effort constant pour conserver l'équilibre entre nos facultés. Elle ne compte point sur l'imagination, sur toutes les qualités en général, qui ne sont pas sous le contrôle de la raison; elle compte peu sur les mouvements spontanés, irréfléchis du cœur. Elle défend les trop grands biens, les plaisirs trop vifs, pour éviter les trop grands maux: „Ce serait un heureux traité à faire avec l'imagination de lui rendre ses biens afin qu'elle ne vous fit point sentir ses maux.“

Tout cela n'est point si facile à réaliser qu'il paraît au premier abord. Ce souverain bien tout relatif, qui peut paraître médiocre à des esprits plus poétiques, à des imaginations plus ardentes que celle des honnêtes gens de 1700, ne se peut atteindre qu'au prix d'une attention aiguë, d'un jugement exercé; il exige un esprit souple et lucide et il est peut-être plus difficile de l'atteindre que de s'approcher du point idéal de perfection où nous convient certaines religions.

Cette morale, qui ne conviendrait point à tous les siècles et à tous les hommes, convenait au XVIII^e siècle; c'est une morale d'hommes pondérés, prosaïques, point rêveurs, sociables; elle convenait aux temps qui ont produit Malebranche, Fontenelle, Lamotte. C'est un même esprit qui anime M^{me} de Lambert quand elle recommande de se défier des plaisirs trop vifs de l'imagination, et Lamotte quand il dépouille l'*Illiade* de tout ce qui n'est pas beauté de raison et Fontenelle, quand il substitue à tout le pittoresque des Idylles anciennes, d'ingénieuses, froides et banales pensées.

L'esprit d'ordre, l'utilitarisme sévissent, et président à tout ce qui se fait à cette époque.

Les livres de M^{me} de Lambert parurent trop tard pour exercer beaucoup d'influence; ils ne sont intéressants que comme des documents qui représentent un courant d'idées d'autant plus fidèlement que l'auteur n'est que très peu dominé par des préoccupations littéraires, qu'il ne cherche qu'à faire sa propre instruction morale: „Ces réflexions, dit M^{me} de Lambert dans les *Avis d'une mère à sa fille*, me sont de nouveaux engagements pour travailler à la vertu. Je fortifie ma raison, même contre moi, et me mets dans la nécessité de lui obéir.“

Montesquieu en quelques parties de son *Esprit des lois* (livres IV et V) s'est souvenu de ces petits traités. Voltaire fait à M^{me} de Lambert une place très honorable dans son *Temple du goût*, et l'on retrouve jusque dans Rousseau la trace fugitive de quelques-unes de ses pensées.

Mais c'est sa pensée restée inédite et qui le restera toujours, qui a exercé une influence sur son temps. C'est par les conversations sérieuses qu'elle eut avec ses familiers, c'est par les lectures et les discussions d'ouvrages qui remplissaient les mardis

que pendant quarante ans M^{me} de Lambert gouverna l'opinion, fit triompher la cause des modernes et pendant quelque temps celle des femmes.

* * *

Dans la lettre qui suit, j'ai respecté les fantaisies orthographiques de l'auteur et même la ponctuation. Comme c'est le seul autographe de M^{me} de Lambert que j'aie pu trouver, j'ai pensé qu'il pourrait être intéressant de le reproduire très fidèlement.

LETTRE DE MADAME DE LAMBERT AU PRÉSIDENT BOUHIER,
A DIJON¹⁾

Ce n'est pas Monsieur pour satisfaire à l'usage que j'ay l'honneur de vous escrire au commencement de cette année, c'est un tribut du cœur et des sentiments, et pour vous remercier de toutes vos politesses et vous souhaiter tout le bonheur que vous méritez, Le livre dont vous me parlez Monsieur ma donné Bien du chagrin²⁾ j'ay fait l'impossible pour qu'il ne fut pas imprimer, il me coutte 700 fr. pour retirer une autre petite ébauchure (?), Elle n'a pas laissé de courir; vous mofrez, Monsieur, vos services si obligeamment que je ne ferai pas difficulté de les acceper. Mrs Du Domaine³⁾ mon fait une signification. Mr Dauby qui scay de quoy il est question c'est chargé Monsieur de vous en escrire, j'avois autrefois à Dijon un procureur qui est mort que lon appelle Jacquemain, je crain bien qu'il ne lui soit Beaucoup resté de tittres. Comme ma terre de St Bry relève du roy, nous avons eu besoin de ses Mrs la, je vous serois très obligée si vous vouliez ordonné à quelqu'un de vos gens de faire chercher dans l'estude de se procureur sil ny aurait point de titre de nostre maison, vous voyez bien Monsieur que lon hazarde de faire des offres à des indiscrets qui sçavent si bien nous prendre au mot. Mr le président de Montesquieu à essuyé bien des traverses⁴⁾ mais enfin len voila quitte, tout ce qui cest passé est bien à la honte de l'humanité, quant conté vous Monsieur de revenir dans ce pays icy, il est bien triste pour moi que vous n'avez fait que vous montrer et disparaître, une personne comme vous laisse toujours des désirs et des Regrets je suis Monsieur avec toute l'estime et l'amitié que vous meritez vostre très humble et très obéisente servante la M^{se} de Lambert A Paris ce 8^e janvier 1728.

¹⁾ L'original de cette lettre est à la Bibliothèque nationale fr. 24 412.

²⁾ Il s'agit des *Réflexions sur les Femmes* publiées pour la première fois en 1727.

³⁾ Madame de Lambert eut presque toute sa vie à soutenir des procès au sujet de ses biens. Elle faillit perdre toute sa fortune à la mort de son mari, 1686

⁴⁾ Montesquieu, à la fin de 1727, brigua le fauteuil académique, en remplacement de M. de Sacy, ami de Fénelon et de Mme de Lambert. Il était soutenu par tout le salon et triompha, malgré l'opposition de quelques prélats, en particulier du cardinal de Fleury qui écrivit à l'Académie que le roi se refusait à y laisser entrer l'auteur des *Lettres persanes*. Il fut reçu le 24 janvier 1728, grâce aux efforts de la marquise et de ses amis. — Voir sur les rapports de Montesquieu et de Mme de Lambert: *Préface à 2 opuscules de Montesquieu* publiés par les descendants de l'écrivain, à Bordeaux, en 1897.

SCHAUSPIELABENDE

Ein junger Zürcher, *Hans Ganz*, genoss jüngst die Wonnen und Schmerzen einer Premiere. Für die Hörer ergab sich kein ästhetischer Gewinn. „*Helene Brandt*“ nennt sich ein Kammerspiel, was entschieden psychologische Erwartungen weckt. Mit der Einheit des Ortes, die in den vier Akten gewahrt bleibt, ist es nicht getan. Wichtiger wäre die Einheit in der dichterischen Konzeption. Statt dessen ist Motiv auf Motiv gepfropft, und keines kommt zur Entwicklung und Reife. Die Titelheldin handelt nirgends, sie erleidet nur: der alte Oberst heiratet sie, sein Sohn (ein unverstandener Jüngling mit Schönheitsdurst und tatenloser Erwartung des Wunderbaren) verliebt sich in sie, der illegitime Sprössling des Obersten (und gute Freund seines Sohnes), ein Maler seines Zeichens, vergewaltigt (oder doch so ähnlich) sie und macht sie zur Mutter. Sie bleibt ein passives, uninteressantes, ja uns völlig gleichgültiges, weil in keiner Weise genügend klar gemachtes Wesen. Die Technik ist von der Art, die Kerr (der, nebenbei bemerkt, wundervoll über Hebbel bei uns gesprochen hat, aus dem Geist heraus über einen Großen, ohne alle rhetorischen Kunstmittel, die man so gern entbehrte) — von jener Art, die Kerr einmal (im „Tag“) die Just-Technik genannt hat. Just in die Frau, die dem angegrauten Obersten den Lebensabend erheitern soll, hat sich der Sohn verliebt; just am Hochzeitstag erfährt der Alte von der Existenz seines illegitimen Sohnes, der just der Freund seines ehelichen Sohnes sein muss; und just diese zweite Frau, in die just der Legitimus verkracht ist, bringt dessen illegitimer Bruder zu Fall. Man wird sich nicht wundern, dass die Komik auf der Schwelle des Stückes lauert. Der Hörer gerät über all diesen Just-Klitterungen der Handlung in eine heitere Stimmung. Wie dann im vierten Akt der Oberst auf seinen (legitimen) Sohn schießt, den er im Verdacht hat, bei Frau Helenen (die der Vater unberührt gelassen hat wegen einer moralischen Anwendung von zweifelhafter Einsicht) unerlaubte Vertreterrolle gespielt zu haben — und der Sohn sich auf den Tod getroffen glaubt, in Tat und Wahrheit aber gar nicht getroffen, sondern nur an der Hemdenbrust etwas zerknittert worden ist: da überschritt die Komik die Schwelle, und das Auditorium geriet in ein unzweideutiges Lachen hinein. Und der Gedanke tauchte auf, ob nicht aus diesem Kammerspiel eine überlegene Komödie sich hätte machen lassen. Freilich dazu ist Hans Ganz noch nicht reif genug; dazu müsste er auch über einen ganz anders fein und scharf geschliffenen Dialog verfügen, und vor allem einen dramatischen Organismus klar durchzudenken müsste er sich die Mühe nehmen.

* * *

Hermann Bahr's neuestes Bühnenopus — bald ist das zweite Dutzend des bald Fünfzigjährigen voll und noch nichts für die Unsterblichkeit getan — das Lustspiel „*Das Prinzip*“ ist auch zu uns gelangt. Es enthält amüsante Partien, flinke Bonmots, geistreiche Aphorismen und lässt am Schluss doch recht gleichgültig. Warum? Man kann sich keinen rechten Vers zu dem Stück machen. Da ist ein Vater, dem es seine Mittel gestatten, eine freie Laien-Missionstätigkeit für eine gesündere, rationellere Menschen- und Kulturentwicklung auszuüben; er lebt vom Glauben an sein Prinzip, und das

lautet ungefähr dahin: nur kein Zwang; wie der Herr im Faust-Prolog: „ein guter Mensch in seinem dunkeln Drange ist sich des rechten Weges wohl bewusst.“ Dieser Optimismus ist seine Richtschnur im Verkehr mit den Menschen; *in concreto*: mit seinen beiden Kindern. Sohn und Tochter sollen tun und lassen, was sie mögen. Ihre gute Natur wird sich darin zu bewähren haben, dass sie immer wieder auf den rechten Weg kommen. Nun ist man im voraus darauf gefasst, dass das Experiment nicht glatt ablaufen und das Prinzip des alten Idealisten eine Beule abbekommen wird. Was denn auch geschieht. Nur geschieht es mit den Geberden des Schwankes. Der Sohn fängt an einer feschen Köchin Feuer, die er auf dem Tanzboden „im Himmel“ kennen gelernt hat, und will sein Verliebtsein gleich mit einem Verlobtsein beschlossen wissen. Und der Alte hat nichts dagegen; wenn das Mädchen brav ist, warum nicht? Ein Glück, dass die Köchin klüger ist als der Mann mit dem Prinzip. Ein Oberkellner mit Anlage zum Geldverdienen scheint ihr schließlich doch das Praktischere als ein Neunzehnjähriger, der die Gymnasiastenmütze bald an eine Studentenmütze zu vertauschen gedenkt. Und der Junge gibt der Köchin sofort eine Nachfolgerin in einer Tänzerin voll hellenischen Liebreizes. Die Tochter aber lässt sich entführen von einem gottseligen hübschen jungen Gärtner ihres Papas und verdankt es dessen reiner Gesinnung, dass die Entführung nicht mit Verführung endigt.

Also: das Prinzip hätte Fiasko gemacht. Aber der Inhaber des Prinzips gibt das doch nur bedingt zu. Er braucht es nun einmal zum leben, und dann: was jetzt noch unvollkommen sich bewährt, das wird einmal in Aeonen zu Kraft und Herrlichkeit erstehen, man muss nur warten können. Ein brillanter Aphorismus fällt: Es ist leichter, die Welt erlösen, wenn sie nicht dabei ist. Der Dr. Friedrich Esch wandelt im Wolkenkukucksheim. Sein Oheim, ein sehr realistisch-nüchtern gerichteter Weinhändler, sorgt für den nötigen Hohn und Spott.

Ein Eindruck von Düntheit und Leere bleibt zurück. Das Possenhafte zehrt das Lustspielmäßige auf. Das Geschehen versandet. Die Erfindung lebt von Episodenhaftem. Es fehlt die Hand, die Menschen gestaltet. Am 19. Juli feiert Hermann Bahr den fünfzigsten Geburtstag. Recht interessante, ernste neue Wandlungen (oder Anwandlungen) treten in jüngster Zeit bei ihm zu Tage. Man möchte wünschen, dass von ihnen aus dem an Geist und Gemüt wahrlich nicht armen Schriftsteller ein Werk von sicherer Dauer gelänge. „Das Prinzip“ ist nur ein artiges Parergon.

ZÜRICH

H. TROG



ZU CARL MEISSNER: CARL SPITTELER

Es gibt zwei Arten, das Oeuvre eines Künstlers zu vermitteln. Die eine zielt auf Herausarbeitung der charakteristischen Merkmale und deren einheitliche Gruppierung, woraus sich die Grenzen, Vorzüge und Schwächen des Talenten von selbst ergeben. Die andere führt in erster Linie den psychologischen Entwicklungsgang des Helden durch; es handelt sich um vorbehaltlose Durchdringung des Darzustellenden. Der Darsteller nimmt kei-